

Science - Fantasy

Marion Zimmer

Bradley

LA ROMANCE DE TÉNÉBREUSE



POCKET

L'exil de Sharra

C'était la patrie de mes ancêtres. Ce ne serait jamais la mienne, je le savais maintenant. J'avais du mal à regarder en face le soleil qui s'abîmait derrière l'horizon - cet étrange soleil jaune, éblouissant

MARION ZIMMER BRADLEY

LA ROMANCE DE TÉNÉBREUSE
L'Âge de Régis Hastur

L'EXIL DE SHARRA



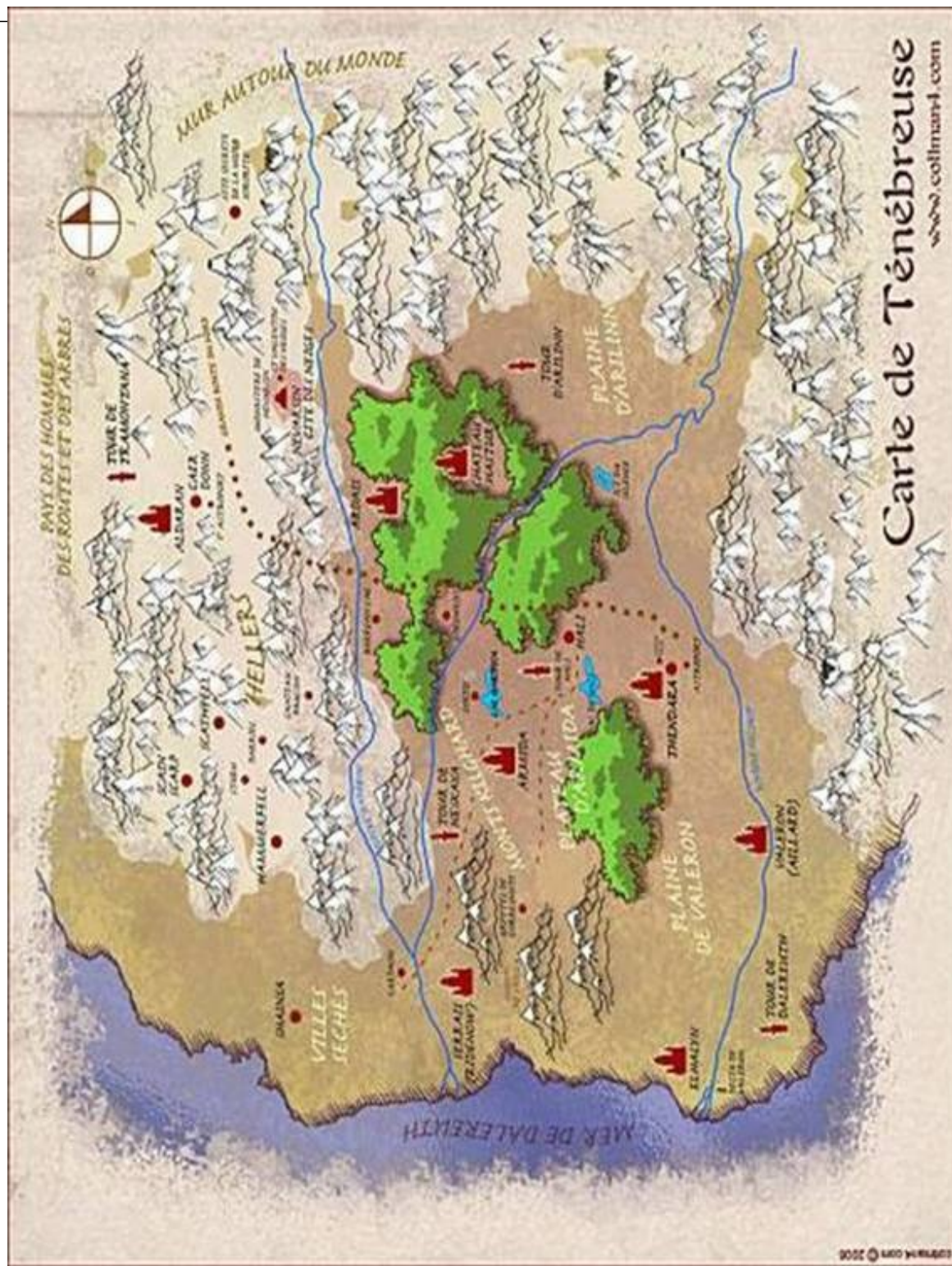
PRESSES POCKET

Titre original :

SHARRA'S EXIL
Daw Books, Inc.

*Traduit de l'américain
par Simone Hilling*

© 1981 by Marion Zimmer Bradley.
© Éditions Presses Pocket, 1991



Carte de Ténébreuse

www.colmar.fr

DEUXIÈME ANNÉE D'EXIL

PROLOGUE

C'était la patrie de mes ancêtres.

Ce ne serait jamais la mienne, je le savais maintenant.

J'avais du mal à regarder en face le soleil qui s'abîmait derrière l'horizon – cet étrange soleil jaune, éblouissant, qui me blessait les yeux. Mais juste en cet instant précédant le crépuscule, devenait rouge, énorme, il s'enfonçait au-delà du lac dans une gloire écarlate qui me donna soudain mal du pays ; sur l'autre rive, une coulée pourpre... je la fixai jusqu'à ce que l'ultime lueur sanglante eût disparu ; puis le mince croissant pâle de la lune terrienne, solitaire et argentée, se leva au-dessus du lac.

Plus tôt dans la journée, il avait plu, et l'air était chargé de senteurs étrangères. Pas vraiment étrangères, car mes gènes devaient en avoir conservé le souvenir lointain. Mes ancêtres, après avoir vécu dans les arbres de ce monde, en étaient descendus pour entamer leur longue marche et devenir des humains, puis, plus tard, lancer les astronefs colonisateurs dont l'un – dit la légende – avait atterri en catastrophe sur Ténébreuse. Là les colons avaient fait souche, s'enracinant si profondément qu'au mon retour au berceau de ma race, après un exil immémorial, je découvris que je n'y étais plus qu'un étranger et que j'aspirais à retrouver ma terre d'exil ancestrale.

Je n'aurais su fixer la date de notre établissement sur Ténébreuse. Il y a trois mille ans, disait-on sur Terra ; mais sur Ténébreuse, on pensait que notre race avait dix mille ans d'histoire, presque autant que les civilisations et les chaos de Terra. L'historien le plus savant était impuissant à faire concorder les deux chronologies. Le voyage spatial a d'étranges anomalies ; les immenses distances interstellaires jouent d'étranges tours avec le temps. Les Terriens n'avaient aucun espoir d'identifier jamais le vaisseau perdu dont notre race était sortie, bien avant la fondation de l'Empire. Moi, j'avais renoncé depuis longtemps.

J'étais déchiré entre deux cultures enracinées dans l'ADN de mes cellules, et je n'étais pas le seul. Ma mère était née sur la Terre, sous ce ciel d'un bleu impossible et cette lune incolore ; pourtant, elle avait aimé Ténébreuse, avait épousé mon Ténébran de père et lui avait donné des fils, puis elle était morte et reposait maintenant sur sa planète adoptive, dans une tombe anonyme des Monts de Kilghar.

Et je regrette de ne pas reposer près d'elle...

Un instant, je crus que cette pensée était la mienne. Puis je l'écartai farouchement. Mon père et moi étions trop proches... pas seulement par la télépathie des familles Comyn (déjà assez étrange pour les Terriens qui nous entouraient) mais par nos peurs et nos pertes communes... par l'expérience et la douleur partagées. Bâtard, rejeté par la caste de mon père parce que ma mère était à demi terrienne, mon père n'avait reculé devant rien pour me faire reconnaître Héritier Comyn. À ce jour, je ne savais toujours pas s'il l'avait fait pour moi ou pour lui. Mes futiles velléités de rébellion nous avaient tous piégés dans la sédition avortée d'Aldaran, et Sharra...

Sharra. Flamme dévorante au fond de mon esprit... image d'une femme flambante, enchaînée tourbillonnante, tresses de feu déployées dans un brasier incandescent, menaçante... déferlant déchaînée... Marjorie digérée par la vague ardente, hurlant, mourant...

Non ! Miséricordieuse Avarra, non...

Faire le noir. Tout bloquer. Fermer les yeux, baisser la tête, partir, rien ici, rien nulle part...

Souffrance. Agonie brûlant dans ma main...

— C'est dur, Lew, n'est-ce pas ?

Derrière moi, je sentis la présence mentale apaisante de mon père. Je hochai la tête, serrant les dents, cognant le douloureux moignon de ma main gauche contre le garde-corps, laissant l'étrange froideur de la lune blanche m'inonder.

— Je vais bien, que diable. Arrête de...

Je cherchai le mot juste et terminai, faute de mieux :

— Arrête de me mater.

— Que veux-tu que je fasse ? Je n'arrive pas à m'isoler de tes pensées, dit-il doucement. Tu étais en train... comment dire ? Tu diffusais dans toutes les directions. Quand tu gardes tes pensées pour toi, je te laisse tranquille. Au nom de tous les Dieux, Lew, j'ai été dix ans technicien à Arilinn !

Il n'ajouta rien. C'était inutile. Pendant trois années, les plus heureuses peut-être de ma vie, j'avais aussi été technicien à la Tour d'Arilinn, travaillant sur les complexes cristaux-matrices qui liaient les télépathes et les esprits pour former des réseaux fournissant communications et technologies à notre monde pauvre en métaux et en machines. À Arilinn, j'avais appris ce que c'est qu'être un télépathe, Comyn de notre caste, doué ou affligé de la capacité de lier son esprit à d'autres et de recevoir leurs pensées. On apprend à ne pas s'introduire dans leur esprit, à ne pas se laisser affecter par leur douleur ou leurs désirs, à ne pas laisser ses propres pensées se mêler aux leurs, à rester extrêmement sensible et extrêmement discret à la fois.

Moi aussi j'avais appris ce contrôle. Mais tout avait été brûlé par la matrice du neuvième niveau que, dans ma folie, j'avais tenté d'utiliser avec un cercle de télépathes à demi entraînés, dans le vain espoir de réhabiliter la haute technologie des vieux Ténébrans, descendue jusqu'à nous des Âges du Chaos sous forme de légendes. Les techniques anciennes, pour le commun, ce n'est que sorcellerie et magie. Nous savions qu'il s'agissait en vérité d'une technologie complexe, capable d'effectuer n'importe quoi, et même de propulser des astronefs pour Ténébreuse, la planète dépourvue de métaux, la parente pauvre subordonnée à l'Empire, qui deviendrait, croyions-nous, l'égale de Terra.

Nous avons failli réussir... mais Sharra était trop puissante pour nous, et la matrice qui pendant des années était restée enchaînée, fournissant paisiblement aux forgerons du feu pour leurs forges, avait été libérée, ravageant et dévastant les montagnes. Une cité avait été détruite.

Moi aussi, j'avais été détruit, brûlé dans ces feux monstrueux, et Marjorie, Marjorie était morte.

Maintenant, dans ma matrice, je ne voyais plus rien que les flammes, la destruction et Sharra...

Un télépathe est accordé à la matrice qu'il utilise. À onze ans, on m'en avait donné une, et si elle me l'avait enlevée, j'aurais pu en mourir. En quoi consistent les pierres-matrices ? Je ne saurais le dire. Certains y voient de simples cristaux amplifiant les ondes psychoélectriques des aires cérébrales « silencieuses » où résident les pouvoirs Comyn. D'autres les considèrent comme une forme de vie étrangère, symbiote des pouvoirs spéciaux des Comyn. Quelle que soit la vérité, un télépathe Comyn travaille par l'intermédiaire de sa matrice personnelle ; les grandes matrices multiniveaux ne sont jamais accordées au corps et au cerveau d'un individu, mais sont relayées par sa matrice personnelle.

Mais Sharra s'était emparée de nous tous et nous avait tous englobés dans son feu...

— Assez !

Mon père s'était exprimé avec la force particulière d'un Alton, imposant son esprit au mien pour écarter ces images. Une nuit bienheureuse descendit derrière mes paupières ; je pus revoir la lune, voir autre chose que des flammes.

Il dit doucement, tandis que je reposais mes yeux derrière ma main valide :

— Tu ne t'en aperçois pas, mais tu vas mieux, Lew. Ces images surgissent encore quand tu baisses ta garde, oui. Mais il y a de longues périodes où tu te libères de la matrice de Sharra...

— Quand je n'en parle pas, tu veux dire, l'interrompis-je avec colère.

— Non, dit-il, quand son emprise cesse. Je te monitore depuis longtemps. C'est beaucoup moins grave que la première année. À l'hôpital, par exemple... je n'arrivais pas à t'en libérer plus que quelques heures à la fois. Maintenant, il se passe des jours et même des semaines...

Pourtant, je ne serais jamais libre. Quand nous avons quitté Ténébreuse, dans l'espoir de sauver ma main brûlée, j'avais emporté la matrice de Sharra, cachée dans l'épée ornementale, non par envie de la garder, mais parce que, après ce qui s'était passé, je ne pouvais pas plus m'en séparer que de ma propre matrice. Celle-là, elle était suspendue autour de mon cou depuis que j'avais douze ans, et je ne pouvais pas m'en séparer sans douleur et probablement sans dommages cérébraux. Une fois, on m'en l'avait enlevée – dans le but exprès de me torturer – et j'avais frôlé la mort de si près que je préférais ne pas y penser. Si j'en étais resté séparé un jour de plus, je serais sans doute mort d'un arrêt cardiaque ou d'un accident cérébral.

Mais la matrice de Sharra... elle avait dominé la mienne. Je n'avais pas besoin de la porter autour du cou, ou d'être en contact physique avec elle, mais je ne pouvais pas m'éloigner au-delà d'une certaine distance critique ou les douleurs commençaient, et les images de feu se levaient dans mon cerveau comme une électricité statique brouillant toutes communications. Mon père était compétent, mais Arilinn les techniciens étaient restés impuissants. Finalement, on m'avait envoyé hors planète, dans un vain espoir que la science terrienne pourrait faire davantage. C'était illégal pour mon père, Kenna Alton, Souverain du Domaine Alton, de quitter Ténébreuse en même temps que son Héritier. Il l'avait fait quand même, et je suppose que j'aurais dû lui en être reconnaissant. Mais je ne ressentais que de la lassitude, rage et ressentiment.

Tu aurais dû me laisser mourir.

Mon père sortit dans la pâle clarté de la lune et des étoiles. Je voyais à peine sa haute silhouette autrefois vigoureuse et imposante, aujourd'hui voûtée par les rhumatismes déformants dont il souffrait depuis des années mais toujours puissante et dominatrice. Je ne savais jamais avec certitude si je voyais sa présence physique ou la force mentale impérieuse qui gouvernait ma vie depuis qu'il avait ouvert mon esprit de force lors de mes douze ans au Don des Alton : le don des rapports forcés même avec les non-télépathes. Il l'avait fait parce qu'il n'y avait pas d'autre moyen de prouver au Conseil Comyn que j'étais digne d'être l'Héritier Alton. Mais depuis ce jour, j'avais été obligé de vivre avec ce don – et avec la domination de mon père.

Ma main puisait d'élancements douloureux à l'endroit où j'avais cogné ce qui restait de mon bras contre le garde-corps. Curieux, cette douleur ; je la sentais dans mon quatrième et mon sixième doigt... comme si on m'avait brûlé les ongles dans le feu. Et pourtant, il n'y avait plus rien au bout de mon avant-bras... rien qu'un moignon et un bourrelet cicatriciel... une douleur fantôme, me disait-on, venant des nerfs qui restaient dans le bras. Sacrement réelle, pour une douleur fantôme. Au moins, les médecins terriens, et même mon père, avaient réalisé qu'il n'y avait plus rien à faire pour ma main, ils avaient fini par où ils auraient dû commencer : ils l'avaient amputée. Il n'y avait rien à faire, même avec leur médecine tant vantée (à juste titre). Mon esprit frémissait encore au souvenir de la chose terrifiante et difforme qui avait couronné leurs dernières tentatives de régénération des chairs. Qu

que soit le mécanisme cellulaire qui ordonne à une main d'être une main, avec une paume, des doigts et des ongles, et non une serre, une plume ou un œil, cela avait été brûlé par Sharra, et une fois, travers mes drogues, j'avais vu ce qu'était devenue ma main...

Force-toi à écarter aussi cette idée... mais existait-il une chose à quoi je puisse penser impunément ?

Je fixai le ciel tranquille d'où la dernière trace d'écarlate avait disparu.

— C'est pire au crépuscule, je crois, dit mon père. Je n'étais pas encore adulte quand je suis venu sur Terra pour la première fois ; je venais ici au coucher du soleil pour que mes cousins et frères adoptifs ne puissent pas me voir. On se fatigue tellement de...

Il me tournait le dos, et d'ailleurs il faisait trop noir pour voir quoi que ce soit à part la masse sombre de sa silhouette, mais, quelque part dans ma tête, je vis quand même son petit sourire désenchanté.

— ... de toujours voir la même lune. Et mes cousins terriens trouvaient honteux de pleurer pour un garçon de mon âge. Alors, après la première fois, je me suis assuré qu'ils ne verraient plus mes larmes.

Il y a un dicton sur Ténébreuse : *Seuls les hommes rient, seuls les hommes dansent, seuls les hommes pleurent.*

Mais la situation de mon père était différente, pensai-je avec une rage envieuse. Il était venu de libre volonté, et dans un but défini : construire un pont entre nos peuples. Larry Montray, son ami terrien, était resté sur Ténébreuse, pupille du Seigneur Alton, et Kennard Alton était venu sur Terra pour en apprendre les sciences.

Mais moi ?

J'étais exilé, brisé, mutilé, et ma chère Marjorie était morte parce que, comme mon père avait fait pour moi, j'avais essayé de construire un pont entre l'Empire Terrien et Ténébreuse. Et j'avais une raison meilleure : j'étais fils des deux mondes, parce que Kennard, pur Comyn, avait épousé la sœur de Larry Montray. J'avais essayé, mais j'avais choisi le mauvais instrument – la matrice de Sharra – et j'avais échoué, et je continuais à vivre privé de tout ce qui pour moi donnait une valeur à la vie, et abandonné sur un monde à une demi-Galaxie du mien. Mon père m'avait amené ici avec un espoir : sauver et régénérer ma main brûlée par les feux de Sharra ; et après tout ce que j'avais supporté, cet espoir s'était envolé lui aussi. Et j'étais là, sur un monde étranger, détesté et familier à la fois.

Mes yeux s'habituèrent à l'obscurité ; maintenant, je voyais mon père, cet homme au seuil de la vieillesse, voûté et infirme, avec ses cheveux qui avaient été d'un roux flamboyant et qui étaient devenus tout gris, et son visage profondément ridé par les souffrances et les combats.

— Lew, désires-tu repartir ? Crois-tu que ce serait plus facile ? Rien ne te retient ici. Tu peux embarquer et retourner sur Ténébreuse quand tu voudras. Faut-il rentrer chez nous, Lew ?

Il ne regarda pas ma main ; ce n'était pas nécessaire. *Cela* avait échoué, il n'y avait plus de raison d'espérer un miracle.

(Mais je sentais toujours une douleur sourde, comme d'un ongle arraché au pouce. Et le sixième doigt me faisait souffrir comme s'il était écrasé dans un étau. Etrange. J'étais tourmenté par le fantôme d'une main que je n'avais plus).

— Lew, faut-il rentrer chez nous ?

Je savais qu'il en avait envie ; cette terre étrangère le tuait, lui aussi. Mais alors, il dit ce qu'il n'aurait pas dû.

— Le Conseil voudrait que je rentre. Ils savent maintenant que je n'engendrerai pas d'autres fils. Et tu es l'Héritier reconnu d'Alton ; quand je suis parti, ils ont jugé illégal que le Seigneur c...

Domaine Alton et son Héritier quittent la planète en même temps. Si tu rentrais, le Conseil serait forcé de reconnaître...

— Au diable le Conseil ! dis-je, si violemment que mon père sursauta.

Encore ces damnées manœuvres politiques. Il n'avait jamais cessé d'essayer de m'imposer au Conseil, faisant tourner mon enfance au cauchemar, prenant la douloureuse et dangereuse décision d'éveiller mon *laran* de force à un âge prématuré. Plus tard, cela m'avait poussé dans les bras de mes parents Aldaran et à cette fatale tentative d'acquérir du pouvoir par Sharra, et Marjorie... Je claquai brutalement la porte de mon esprit, qui se ferma, noir, vide. Je ne voulais pas penser à ça, *je ne voulais pas...* Je ne voulais pas de leur damné Conseil, ni des Comyn, ni de Ténébreuse... Je lui tournai le dos et marchai vers le chalet au bord du lac, le sentant derrière moi, proche, trop proche...

Sors de mon esprit ! Va-t'en ! Laisse-moi tranquille ! Je voulus fermer mon esprit encore plus hermétiquement, j'entendis la porte s'ouvrir et se fermer, et je le sentis là, bien que j'aie fermé les yeux. Je ne me retournai pas, je ne le regardai pas.

— Non, Lew, ne te barricade pas, par tous les diables, écoute-moi ! Tu crois être le seul au monde qui ait perdu une femme aimée ?

Sa voix était brutale, mais d'une brutalité bien connue de moi et signifiant que, s'il avait parlé normalement, il n'aurait pas pu retenir ses larmes. Il m'avait fallu vingt-deux ans pour savoir que mon père pouvait pleurer.

— Tu avais deux ans, et ta sœur est morte à la naissance. Nous savions tous deux que nous ne devions pas avoir un autre enfant. Elaine...

C'était la première fois qu'il prononçait le nom de ma mère devant moi, même si je l'avais entendu dans la bouche de certains amis ; il disait toujours, cérémonieusement : *ta mère*.

— Yllana, répéta-t-il, se servant cette fois de la version ténébreuse de son nom. Elle savait aussi bien que moi combien est fragile l'autorité d'un homme qui n'a qu'un fils. Et tu n'étais pas un enfant robuste. Crois-moi, je n'ai pas exigé d'elle un second fils. Elle l'a choisi librement. Et depuis quinze ans, je porte ce poids, en essayant de ne jamais faire sentir à Marius... que je lui en veux d'avoir coûté la vie à Yllana...

Il ne m'en avait jamais tant dit, et je sentais à la dureté de sa voix combien cela lui coûtait.

Mais si ma mère avait pu choisir librement de risquer sa vie en donnant le jour à mon frère Marius, Marjorie n'avait pas eu le choix...

Feu. Flammes dévastatrices montant vers le ciel, grandes ailes déployées incandescentes. Marjorie brûlant, brûlant dans le brasier de Sharra... Caer Donn, le monde, Ténébreuse, tous en flammes...

J'abaissai mes barrières, l'obscurité descendit sur mon esprit, je m'entendis hurler *non !* et une fois encore, je cognai mon bras mutilé sur tout ce que je trouvais, juste pour envoyer à mon cerveau des ondes de douleur telles que je ne pourrais plus penser à rien d'autre. *Il ne devrait pas me faire penser à ça, au fait que j'ai tué la seule personne que j'aie jamais aimée et que j'aimerais jamais...*

De très loin, je l'entendis crier mon nom, je sentis le contact inquiet de son esprit... Je fermai plus fort mes barrières mentales, sentis l'obscurité m'envahir. Je restai debout, immobile, sans rien voir ni entendre, jusqu'à ce qu'il s'en aille.

LIVRE UN
L'EXILÉ

TÉNÉBREUSE, TROISIÈME ANNÉE D'EXIL

CHAPITRE PREMIER

Sur un balcon du Château Comyn dominant Thendara et sa vallée, Régis Hastur contemplait la ville et la Cité du Commerce Terrienne. Au-delà de la Cité s'étendaient l'astroport et les gratte-ciel du Quartier Général Terrien. Une fois encore, il se dit : *Cela a sa beauté exotique.*

Pendant des années, il avait eu un rêve. Une fois majeur, il quitterait Ténébreuse, embarquerait sur un astronef terrien et partirait vers les étoiles, les soleils étrangers et les mondes innombrables. Il laisserait derrière lui tout ce qu'il détestait : sa situation ambiguë d'héritier d'une ancienne maison d'une régence plus anachronique d'année en année, poussé au mariage, malgré sa jeunesse, pour donner aux Hastur une descendance riche du mystérieux *laran*, ce pouvoir psychique transmis par le sang et les gènes. Il abandonnerait sans regrets le gouvernement des Domaines, leurs querelles, leurs objectifs toujours plus inconciliables dans ce monde en perpétuel changement qu'était la moderne Ténébreuse. Régis avait dix-huit ans ; légalement majeur depuis trois ans, il avait prêté serment au Seigneur Hastur. Maintenant, il savait qu'il ne réaliserait jamais son rêve.

Il n'aurait pas été le premier Comyn à quitter sa planète pour voyager dans l'Empire. L'aventure, l'attrait d'une société étrangère, l'infinie complexité de l'univers avaient séduit plus d'un Ténébreuse même de la plus haute noblesse.

Le Domaine Ridenow, se dit-il. Ils pensent que Ténébreuse devrait s'aligner sur l'Empire et s'intégrer au monde moderne, et ils n'en font pas mystère. Lerrys Ridenow a beaucoup voyagé dans l'espace, et cette saison comme d'habitude, il ne manquera pas de chanter leurs louanges au Conseil. Kennard Alton a fait ses études sur Terra et il y est actuellement avec son fils. Et Régis se demande comment vivait Lew, quelque part dans cet univers étranger.

Si j'étais délivré du poids de l'héritage Hastur, moi aussi je partirais, pour ne jamais revenir.

Et la tentation le reprit, comme au temps où il n'était qu'un enfant rebelle faisant sa première année de service dans les Cadets de la Garde – l'apprentissage obligé de tous les fils Comyn. Lui et Danilo avaient tout prévu : ils partiraient dans un astronef terrien, se trouveraient une place quelque part... se perdraient dans les immensités d'un millier de mondes inconnus. Régis sourit au souvenir de ce rêve d'enfant. Pour le meilleur et pour le pire, il était Héritier d'Hastur, et le destin de Ténébreuse faisait partie de sa vie, aussi intimement que son corps et son cerveau. Quant à Danilo, il était Héritier d'Ardaïs, adopté par le Seigneur Dyan Ardaïs qui n'avait pas d'enfant ; on les préparait tous les deux pour leur haute charge. Ils venaient d'achever ensemble leur troisième et dernière année dans les cadets, complétant leur formation aux arts militaires. Une époque tranquille, mais terminée. Régis avait passé le dernier hiver dans la cité de Thendara, assistant aux sessions des *cortes* recevant les magistrats municipaux, les envoyés des autres Domaines et des Villes Sèches, les diplomates de l'Empire ; bre se préparant à remplacer son grand-père en qualité de représentant des Domaines.

Danilo n'était venu en ville qu'une ou deux fois pour de courtes visites depuis la nuit de la Fête du Solstice qui clôturait la Saison du Conseil ; il avait dû retourner au Château Ardaïs pour apprendre à gouverner le Domaine qui serait le sien si Dyan demeurait sans enfants. Puis Danilo avait été rappelé à Syrtis par la grave maladie de son propre père.

Pourquoi faut-il que je pense à Danilo tout d'un coup ? Puis il sut ; il n'était pas un puissant télépathe, mais son lien avec Danilo était fort, et il se détourna brusquement du paysage, refermant les rideaux derrière lui.

C'est un rêve futile et enfantin, de venir là rêvasser aux étoiles. Mon univers est ici.

Il entra dans l'antichambre des appartements Hastur à l'instant où un serviteur partait à la recherche.

— *Dom Danilo Syrtis, Héritier et Gardien d'Ardaïs, annonça-t-il.*

Et Danilo entra, mince et beau jeune homme aux cheveux et aux yeux noirs. Régis lui donna l'accolade cérémonieuse de parent, puis, voyant par-dessus l'épaule de son ami que le serviteur était sorti, l'accolade se transforma en joyeuses embrassades.

— Dani ! Comme je suis content de te voir ! Tu n'imagines pas comme la ville est ennuyeuse en hiver !

Danilo sourit, regardant Régis avec affection. Maintenant, il était un peu plus grand que Régis.

— J'aurais bien changé de place avec toi ! Je te jure qu'Ardaïs a pratiquement le même climat qu'en enfer le plus glacial de Zandru. Je ne crois pas que le Seigneur Dyan ait jamais eu plus froid au monastère de Nevarsin !

— Dyan est encore à Nevarsin ?

— Non, il l'a quitté au début de l'hiver. Nous avons passé toute la saison ensemble à Ardaïs ; m'a appris des tas de choses que, d'après lui, je devrais savoir en tant que Régent du Domaine. Puis nous sommes partis ensemble pour Thendara... C'est étrange, je n'aurais jamais pensé que je pourrais aimer sa compagnie, pourtant il n'a pas ménagé sa peine pour m'instruire de mes futurs devoirs...

— Il a dû faire cela pour l'honneur de sa propre maison, dit Régis, ironique.

— Pourtant, quand mon pauvre père est mort, il a été la gentillesse incarnée.

— Ça ne m'étonne pas non plus, dit Régis. Tu es devenu très séduisant, et le Seigneur Dyan a toujours eu du goût pour la beauté masculine...

Danilo éclata de rire. Maintenant, ils pouvaient en plaisanter, mais trois ans plus tôt, ils n'avaient pas trouvé cela drôle.

— Oh, maintenant, je suis trop vieux pour Dyan – il préfère les garçons encore imberbes, et tu ne peux voir...

D'un doigt nerveux, il frisa sa petite moustache noire.

— Alors, je me demande pourquoi tu ne t'es pas laissé pousser la barbe !

— Non, dit Danilo, doucement obstiné. Je te donne ma parole que pas une seule fois il n'a eu un mot ou un geste inconvenant entre un père et un fils. Quand mon propre père est mort, il lui a rendu tous les honneurs, disant que c'était un plaisir de rendre hommage à un homme qui le méritait ; ce qui compensait sans doute les honneurs qu'il avait dû rendre à ceux de ses parents qui ne les méritaient pas.

Le vieux Seigneur Ardaïs était mort trois ans plus tôt, fou et sénile, après une longue et honteuse vie de débauches.

— Dyan m'a dit un jour quelque chose d'approchant, acquiesça Régis. Mais parlons d'autre chose – je suis content de te voir, *bredu*. Je suppose que, cette année, tu vas siéger au Conseil par les Ardaïs ?

— C'est ce que dit Dyan, acquiesça Danilo. Mais le Conseil ne commence que demain, et ce soir eh bien, ça fait des années que je ne suis pas venu à Thendara.

— Je sors rarement, dit Régis, si bas que son amertume ne transparut pas. Je ne peux pas faire trop pas dans la rue sans attirer la foule...

Danilo manqua faire une remarque désobligeante, mais il se retint, et l'ancienne sympathie rétablit entre eux, plus intime que les paroles ; le contact télépathique du *laran*, le serment de frères jurés et tout le reste.

Tu es Héritier d'Hastur, Régis ; ce fardeau fait partie de ta vie. Je l'allégerais si je le pouvais, mais aucune âme qui vive ne peut le faire. Et tu ne voudrais pas qu'il en soit autrement.

Tu allèges mon fardeau parce que tu le comprends ; et maintenant que tu es là, je ne suis plus seul...

Les paroles étaient inutiles. Au bout d'un moment, Danilo dit d'un ton léger :

— Il y a une taverne fréquentée par les officiers de la Garde ; eux au moins sont habitués au Comyn ; ils ne nous prennent pas pour des monstres ou des bêtes curieuses, ni pour des héros de légende capables de marcher sans toucher le sol. Nous pourrions aller y prendre un verre sans provoquer la curiosité.

La Garde de Thendara sait au moins que nous sommes humains, avec tous les défauts et les faiblesses des humains, et parfois davantage...

Régis ne savait pas exactement si cette pensée était la sienne ou s'il l'avait reçue de l'esprit de Danilo. Ils descendirent par l'immense dédale de couloirs et d'escaliers du Château Comyn, sortirent dans les rues animées en ce premier soir de réjouissances.

— Parfois, je viens masqué à la Fête, dit Régis.

Danilo eut un grand sourire.

— Quoi ? Et tu privés ainsi toutes les filles de la ville de la joie d'un amour sans espoir ?

Régis eut un geste nerveux – le geste de l'escrimeur qui concède une touche. Danilo réalisa qu'il avait piqué au vif, mais n'aggrava pas son cas en faisant des excuses. D'ailleurs, Régis reçut quasiment la même sa pensée. *Le Régent le presse encore de se marier. Maudit vieux tyran ! Au moins, mon père adoptif comprend pourquoi je ne me marie pas.*

Puis Danilo parvint à barricader son esprit. Ils entrèrent à la taverne proche du Hall de la Garde.

La première salle était bondée de jeunes cadets. Quelques-uns saluèrent Régis, et il dut échanger quelques mots avec eux, puis ils passèrent dans l'arrière-salle plus tranquille où buvaient les officiers. Elle était sombre, même à cette heure, et quelques hommes saluèrent amicalement de la tête Régis et son compagnon, puis retournèrent immédiatement à leurs conversations, non par hostilité, mais par discrétion, accordant à l'héritier d'Hastur le seul anonymat dont il pût jouir maintenant. Contents de savoir que même le puissant Seigneur Hastur devait, de par la loi et la coutume, répondre à leur salut et reconnaître leur existence, ces officiers savaient, contrairement aux jeunes gens de l'autre salle, quelles responsabilités l'accablaient, et n'avaient pas envie de l'importuner.

Le tenancier, qui le connaissait lui aussi, lui apporta son vin habituel sans qu'il ait eu un mot à prononcer.

— Qu'est-ce que tu prendras, Dani ?

Danilo haussa les épaules.

— Ce qu'il a apporté.

Régis allait protester, puis il éclata de rire : le vin n'était qu'un prétexte. Il leva sa grossière choppe et but une gorgée et dit :

— Maintenant, raconte-moi tout ce que tu as fait pendant ton absence. Je suis désolé pour ton père Dani ; je l'aimais et j'espérais un jour le faire venir à la cour. Tu as passé tout ce temps dans le Helder ?

Ils bavardèrent pendant des heures, oubliant la cruche de vin sur la table. Enfin, ils entendirent le roulement du couvre-feu battu dans le Hall de la Garde, et Régis sursauta et fit mine de se lever, puis éclata de rire, réalisant qu'il n'était plus obligé de rentrer. Il se rassit.

— Quel soldat tu es devenu ! le taquina Danilo.

— Ça me plaisait, dit Régis au bout d'un moment. Je savais toujours ce que j'avais à faire, qui m'en demandait de le faire et comment le faire. S'il y avait eu une guerre, ç'aurait été différent. Mais moi, j'en n'ai eu à remplir que des missions anodines : arrêter des rixes ; emmener des ivrognes au poste s'ils troublaient l'ordre public, enquêter sur des vols, aider quelqu'un à rattacher un chien méchant. L'année dernière, il y a eu une émeute au marché – non, cette histoire est assez drôle, Dani ; la femme d'un éleveur l'avait quitté parce qu'elle l'avait surpris dans son *propre* lit avec sa *propre* cousine. Alors, elle a détaché et dispersé toutes les bêtes qu'il était venu vendre ! Ce n'étaient qu'échoppes renversées et vaisselle brisée... Il se trouve que j'étais l'officier du jour, et j'ai dû faire rassembler les bêtes ! Un cadet s'est plaint, car il avait quitté sa famille justement pour ne pas avoir à courir toute la journée derrière les vaches ! Bref, nous avons fini par les rattraper, et j'ai dû aller témoigner devant le magistrat municipal. Le *cortes* a condamné la femme à douze *reis* d'amende pour les dommages causés, et c'est le mari qui a dû payer ! Il a protesté qu'il était la victime et que c'était sa femme qui avait libéré les bêtes, et le magistrat – c'était une Renonciante – a dit que ça lui apprendrait à conduire plus discrètement ses affaires amoureuses et à ne plus insulter ou humilier sa femme !

Danilo se mit à rire, plutôt pour la bonne humeur qu'il lisait sur le visage de Régis que pour l'histoire elle-même. Dans l'autre salle, il entendit les cadets se bousculer et se chamailler en payant leur addition avant de retourner à la caserne.

— Il me semble avoir vu parmi eux l'un des fils de ta sœur. Ils doivent être grands, maintenant.

— Pas encore cette année, dit Régis. Rafaël n'a que douze ans, et le jeune Gabriel, onze... Rafaël aurait été juste assez grand, mais son père est Commandant de la Garde et a dû trouver que c'était un peu prématuré. Ou alors, c'est une idée de ma sœur, c'est-à-dire la même chose.

Danilo eut l'air stupéfait.

— Gabriel Lanart-Hastur est Commandant de la Garde ? Comment ça se fait ? Kennard Alton n'est donc pas rentré ?

— On ne sait rien de lui, pas même s'il est mort ou vivant, à ce que dit mon grand-père.

— Mais le Commandement de la Garde est une charge réservée aux Alton, protesta Danilo. Comment est-elle tombée aux mains des Hastur ?

— Gabriel est l'un des plus proches parents des Alton d'Armida. Kennard et son héritier étant hors de la planète tous les deux, que voulais-tu qu'on fasse ?

— Mais Kennard doit avoir des parents plus proches que ton beau-frère, protesta Danilo. Son autre fils Marius, par exemple – il doit avoir quinze ou seize ans maintenant.

— Même s'il était légalement reconnu comme Héritier d'Alton, dit Régis, il serait trop jeune pour commander la Garde. Le frère aîné de Kennard avait un fils, celui qu'ils ont trouvé sur Terra... mais ce n'est pas un technicien en chef à la Tour d'Arilinn, et s'entend à commander des soldats comme moi à faire de la broderie ! D'ailleurs, son éducation terrienne constitue un handicap – ça ne le gêne pas à Arilinn, mais ils n'en veulent pas à Thendara pour leur rappeler qu'il y a des Terriens au cœur même du Conseil Comyn ! dit-il d'un ton amer. Après tout, ils sont parvenus à se débarrasser de Lew Alton, et l'année dernière le Conseil a encore refusé d'accorder à Marius aucun des droits – et des devoirs

d'un fils Comyn. Mon grand-père m'a dit, ajouta-t-il en souriant, qu'ils avaient commis cette faute une fois avec Lew, et qu'ils n'allaient pas recommencer. Sang de Terrien, sang de vaurien.

— Lew mérite pourtant mieux que ça de leur part, dit doucement Danilo. Et même si ce n'est pas le cas, Kennard au moins ne s'est rendu coupable d'aucune trahison et devrait être consulté.

— Crois-tu que je ne l'aie pas dit ? Je suis en âge de siéger au Conseil et d'écouter mes aînés Dani, mais crois-tu qu'ils m'écoutent quand je parle ? Mon grand-père a dit qu'il connaissait Lew que nous avons été *bredin* dans notre enfance – sous-entendant que cela affectait mon jugement. Kennard était là et qu'on le consulte, peut-être qu'ils l'écouteront. C'est ce que font la plupart des gens. D'ailleurs ils n'ont pas négligé Marius, même s'ils ne lui ont pas donné le statut d'un Alton d'Armida ; ils lui ont donné Gabriel pour tuteur, et ils l'ont envoyé au Quartier Général Terrien pour qu'il reçoive une bonne instruction terrienne. Il est beaucoup plus instruit que toi et moi, Dani, et ce qu'il a appris là-bas lui sera sans doute plus utile en cette époque de voyages spatiaux que *tout ça*...

Il embrassa du geste la salle, les Gardes avec leur épée au côté. Régis était en plein accord avec le Pacte Ténébran : celui qui voulait tuer devait prendre le risque de mourir et toute arme dépassant la portée du bras de l'attaquant était interdite. D'ailleurs les épées n'étaient pas seulement des armes mais les symboles d'un mode de vie qui semblait bien dépassé en présence d'un Empire Stellaire. Danilo, qui suivait ses pensées, secoua la tête, l'air têtue.

— Je ne suis pas d'accord avec toi, Régis. Marius mérite mieux du Conseil qu'une instruction terrienne. Je trouve que Kennard n'aurait pas dû partir hors planète, et surtout qu'il n'aurait pas dû rester si longtemps. Hastur devrait le rappeler immédiatement... à moins que ton grand-père n'ait envie de faire passer un Domaine de plus sous l'autorité des Hastur. On dirait déjà qu'il s'est approprié le Domaine Elhalyn – sinon, pourquoi Derik n'est-il pas encore couronné, à dix-huit ans ?

Régis fit la grimace.

— Tu ne connais pas notre Prince. Il a peut-être dix-huit ans, mais mentalement, c'est un enfant de dix ans. Mon grand-père ne désire rien plus ardemment qu'être débarrassé de la Régence...

Danilo haussa un sourcil sceptique, mais ne dit rien. Régis répéta :

— Derik n'est pas encore prêt à gouverner. Le Conseil a retardé son couronnement jusqu'à ses vingt-cinq ans. Il y a des précédents ; si Derik est simplement lent à acquérir sa maturité, cela lui donnera le temps. Sinon – enfin, nous ferons voler ce faucon quand ses ailes auront poussé.

— Et si Derik, de l'avis d'Hastur, n'est jamais capable de gouverner ? demanda Danilo. Il fut un temps où les Hastur gouvernaient tous les Domaines, et la révolte contre leur tyrannie les fit éclater en une centaine de petits royaumes !

— Et ce furent encore les Hastur qui les réunirent au temps du Roi Carolin, dit Régis. Moi aussi, je connais l'histoire. Au nom d'Aldones, Dani, crois-tu que mon grand-père ait envie d'être Roi de tout ce pays ? Et moi, est-ce que je te fais l'effet d'un tyran ?

— Certainement pas, dit Dani. Mais en principe, chaque Domaine devrait être fort – indépendant. Si le Seigneur Hastur ne peut pas couronner Derik, il devrait chercher ailleurs un Héritier d'Elhalyn. Pardonne-moi, Régis, mais ça ne me plaît pas de voir tant de pouvoir en si peu de mains. D'abord la Régence, qui contrôle l'Héritier de la Couronne, et maintenant les Alton, qui sont les Commandants de la Garde. Après ça, à qui Hastur va-t-il s'en prendre ? Dame Callina de Valeron est célibataire ; va-t-il la marier, à toi peut-être, et mettre ainsi le Domaine Aillard sous l'administration des Hastur ?

— Je suis assez grand pour être consulté sur mon mariage, dit sèchement Régis. Et je peux t'assurer que, s'il a fait ce projet, il ne m'en a rien dit. On dirait que tu considères mon grand-père comme une araignée au centre de sa toile !

— Régis, je n'essaye pas de te chercher querelle. Danilo prit le pichet de vin ; Régis refusa de tête, mais Danilo le servit quand même, puis porta sa chope à sa bouche, la reposa sans avoir bu dit :

— Je considère ton grand-père comme un honnête homme, et quant à toi – tu sais très bien ce que je pense, *bredhyu*, dit-il avec une inflexion pleine de tendre amitié.

Régis sourit, mais Danilo poursuivit gravement :

— Tout cela établit un précédent dangereux. Après toi viendront peut-être des Hastur moins fiers pour tant de pouvoir. Le jour pourrait arriver où tous les Domaines seraient les vassaux d'Hastur.

Par les enfers de Zandru, Dani ! dit Régis avec impatience. Crois tu vraiment que Ténébreuse restera si longtemps indépendante de l'Empire, ou que les Comyn gouverneront encore les Domaines. Quand viendra pour nous l'heure de changer de cap, le seul bien préparé sera Marius Alton.

— Ce jour viendra sans doute, dit Danilo avec calme, mais il faudra d'abord passer sur le corps de tous les Ardaïs.

— Il aura fallu passer aussi sur le corps de beaucoup d'Hastur, mais ce jour viendra quand même. Ecoute, Dani, dit-il d'un ton pressant, comprends-tu *vraiment* la situation ? Il y a quelques générations, les Terriens se sont établis chez nous parce que nous nous trouvions au mauvais endroit au bon moment – une planète située entre les bras supérieur et inférieur de la galaxie spirale, exactement où ils avaient besoin d'un astroport qui servirait de plaque tournante au trafic de l'Empire. Ils auraient préféré une planète inhabitée, et je suis sûr qu'ils ont envisagé un moment d'annihiler nos populations. Puis ils ont découvert que nous étions une colonie terrienne perdue...

— Et Saint-Valentin-des-Neiges est enterré à Nevarsin, dit Danilo, exaspéré. J'ai entendu tout ça il y a trois ans, quand nous étions prisonniers à Aldaran, Régis !

— Non, écoute – les Terriens nous ont découverts, parlant des langues disparues depuis longtemps chez eux ; mais nous étions un monde primitif qui avait perdu sa technologie, du moins le pensaient-ils. Ils nous ont donné le statut de Monde Fermé, pour nous éviter des bouleversements sociaux trop rapides – ils font de même avec toutes les sociétés primitives. Puis ils ont découvert que nous n'étions pas si primitifs que ça, que nous avions le *laran* et la technologie des matrices. Ils ont compris que les cercles de Tours pouvaient exploiter les minerais, propulser les avions, et ainsi de suite – bref, ils voulaient la technologie des matrices, et ils ont tout essayé pour s'en emparer.

— Régis, je sais tout ça, mais...

— Tu le sais aussi bien que moi : certains Ténébrans voulaient et veulent encore les avantages de la technologie terrienne, une place dans l'Empire, un statut de colonie impliquant une certaine puissance politique, une représentation au Sénat Impérial. D'autres, surtout parmi les Comyn, pensaient que la citoyenneté de l'Empire détruirait notre monde et notre peuple. Que nous ne serions plus qu'une colonie parmi des douzaines d'autres, dépendante du commerce terrien, des métaux, du luxe et du tourisme... Et ce sont les Comyn qui ont gagné jusqu'ici. Je comprends bien qu'il y ait forcément des changements sur Ténébreuse, mais je veux qu'ils aient lieu à un rythme nous permettant de les assimiler.

— Et moi, je ne veux pas qu'ils aient lieu du tout, dit Danilo.

— Bien sûr ! Mais les Terriens sont là, que ça te plaise ou non. Et je ne veux pas qu'on m'accuse de maintenir notre peuple dans la barbarie pour que ma famille et moi-même puissions continuer à l'emporter et dominer par nos pouvoirs magiques !

Il avait parlé avec plus de force qu'il n'avait cru.

— Bravo ! dit une voix languissante. L'Héritier d'Hastur est devenu majeur et sait maintenant que les Terriens sont une réalité et non une bande de croque-mitaines à faire peur aux marmots !

Régis sursauta. Il avait oublié qu'ils n'étaient pas seuls. Se retournant, il vit un grand jeune homme mince aux cheveux blonds, d'ascendance Comyn (cela se lisait sur son visage anguleux), en vêtements ténébrans d'une élégance affectée, mais en cape ornée de fourrures d'outre-planète. Régis s'inclina poliment, le visage impassible.

— Mon cousin. Je ne vous avais pas vu, Lerrys.

— Je ne vous avais pas vu non plus, *Dom Régis*, mais puisque vous criez si fort que les Terriens pourraient vous entendre de l'autre côté de la ville, à quoi bon jouer les sourds ? Je suis content de savoir que vous comprenez la situation. Cela signifie, j'espère, qu'il y aura cette année au Conseil un autre avocat de la raison, et que les Ridenow ne seront plus seuls contre ce conclave sénile de vieilles filles des deux sexes !

— N'allez pas croire que je sois totalement d'accord avec vous, *Dom Lerrys*, dit Régis avec raideur. Je préfère ne pas penser aux bouleversements sociaux qui surviendraient si Ténébreuse n'était qu'une colonie terrienne parmi d'autres...

— Mais nous *sommes* une colonie terrienne parmi d'autres, dit Lerrys. Et plus tôt nous l'admettrons, mieux ça vaudra. Des bouleversements sociaux ? Bah ! Notre peuple désire les avantages attachés à la citoyenneté terrienne, et ils pourraient accepter le reste en le découvrant. Simplement, ils n'ont pas assez d'instruction pour savoir ce qu'ils veulent : les Hastur et tous les nobles Seigneurs Comyn y ont veillé.

Il se leva à moitié.

— Allons-nous continuer à nous interpeller de table à table ? Ne préférez-vous pas venir me rejoindre, mon cousin – avec Votre ami ? dit-il, donnant au mot une inflexion intime pleine de sous-entendus.

Piqué au vif, Régis regarda Danilo ; mais il n'y avait aucune bonne raison de refuser. Lerrys était Comyn et son parent. Son aversion était injustifiée.

Sauf peut-être, que nous avons trop de choses en commun pour mon goût. Il affiche à l'étranger ce que je dois garder secret dans l'intérêt de mon grand-père. Je l'envie peut-être d'être un cadet d'un Domaine mineur, et de ne pas être constamment en butte à la curiosité publique. Tout ce qu'il fait ne devient pas immédiatement l'objet de commérages ou de critiques.

Ils s'assirent à la table de Lerrys et acceptèrent un verre de vin dont ils n'avaient envie ni l'un ni l'autre. Au bout d'une ou deux tournées, Régis s'excuserait sous un prétexte quelconque, et il irait dîner quelque part avec Danilo ; le couvre-feu avait sonné depuis un bon moment. Bientôt, le tambour battrait le Coucher dans le Hall de la Garde, et il s'inventerait un rendez-vous quelque part. Les endroits où il dînait d'habitude seraient trop calmes pour Lerrys et ses élégants parasites ; la plupart étaient ténébrans, mais portaient des tenues terriennes très recherchées ; non les uniformes fonctionnels des astroports, mais des vêtements éclatants et colorés importés de lointaines planètes.

Lerrys, versant le vin qu'il avait commandé, poursuivit, reprenant la conversation à l'endroit où elle l'avait interrompue :

— Après tout, *nous sommes* terriens, et nous méritons tous les privilèges de notre héritage. Tout le monde dans les Domaines pourrait bénéficier de la médecine et de la science terriennes – sans parler de l'instruction ! J'ai appris par hasard que vous savez lire et écrire, Régis, mais vous devez admettre que vous êtes l'heureuse exception. Combien, même parmi les cadets, ne savent que griffonner leur nom et déchiffrer péniblement le manuel des armes ?

— Je trouve qu'ils ont assez d'instruction pour ce qu'ils ont à faire dans le monde, dit Régis. Pourquoi s'encombrer l'esprit de bavardages inutiles, car la plupart des textes ne sont pas autre chose ? Il y a assez d'érudits oisifs dans le monde – et dans l'Empire aussi, d'ailleurs.

— Et s'ils sont ignorants, dit Lerrys avec un sourire sardonique, il est plus facile de les maintenir dans une soumission superstitieuse aux Comyn, en leur faisant miroiter les droits divins des Hastur fils des Dieux...

— Je trouve comme vous que ce genre d'asservissement mental est sans excuse, dit Régis. Vous m'avez entendu tout à l'heure et vous savez que je protestais contre cette tyrannie. Mais vous ne pouvez pas dire que nous sommes terriens et rien de plus.

Tendant le bras à travers la table, il posa sa main sur celle de Lerrys, paume contre paume comptant leurs six doigts ; puis il toucha le sac de cuir suspendu à son cou et contenant sa matrice qui puisait doucement...

— Les pouvoirs des Comyn sont réels.

— Oh, le *laran*, dit Lerrys en haussant les épaules. Même certains des Terriens qui vivent parmi nous l'ont acquis ; cela aussi fait partie de notre héritage terrien... Pourquoi le *laran* devrait-il être réservé aux Comyn ? En échange, nous pourrions profiter de leur science, pour contrôler le temps par exemple, ce qui serait une bénédiction pour apaiser les tempêtes dans les Heller, pour cultiver le désert des Villes Sèches, pour établir des communications entre les Domaines et certaines régions inaccessibles au-delà du Mur Autour du Monde, pour connaître l'astronomie, les voyages spatiaux – le *laran* contre tout le savoir de la galaxie...

— Cela pourrait être dangereux, trop dangereux pour le disséminer dans l'Empire sans discrimination, dit timidement l'un des jeunes compagnons de Lerrys. Étais-tu là quand Caer Donn brûlé, Lerrys ?

— Moi, j'étais là, dit Régis, jetant un regard incisif sur le jeune étranger. Je vous connais Rakhal – Rafe...

— Rakhal Darriell-Scott, *s'par servu*, dit le jeune homme. On m'appelle Rafe Scott dans la Zone Terrienne. J'ai vu ce que peut faire le *laran* incontrôlé – et j'espère ne jamais le revoir.

— Ne crains rien, dit Lerrys. La matrice de Sharra a été détruite. Et à ma connaissance, c'était la seule matrice des Ages du Chaos restant sur notre monde. De plus, si de telles choses existent, nous devrions apprendre à les contrôler et les utiliser, au lieu de nous voiler la face, comme des banshees effrayés par le soleil, en faisant semblant d'ignorer leur existence. Croyez-moi, les Terriens n'ont plus envie que nous de voir le *laran* échapper de nouveau à notre contrôle.

— Et quoi qu'il arrive, dit un autre jeune homme, il y aura toujours ceux qui sauront utiliser le *laran* et ceux qui ne sauront pas.

Lui aussi avait quelque chose de familier ; Régis se dit qu'il devait être un parent de Rafe Scott. Il n'avait pas envie de se rappeler le temps passé au Château Aldaran et les jours terrifiants où Sharra avait fait rage dans les montagnes. Il avait bien failli y mourir avec Danilo, après leur évasion...

— Quand même, nous sommes tous terriens, dit Lerrys, et l'Empire est notre héritage ; c'est un droit, pas un privilège ; nous ne devrions pas avoir à demander la citoyenneté ou les avantages de l'Empire. On nous a donné le statut de Monde Fermé, et il est grand temps de rectifier cette erreur. Mais avant, nous devons reconnaître l'Empire Terrien pour notre gouvernement légal, et non plus nos Seigneurs et notre aristocratie ! Je comprends, Régis, que vous veuillez conserver votre pouvoir, mais écoutez-moi ! En face de l'Empire qui englobe un millier de mondes, qu'importe ce qu'un pays pense de nos nobles ? Tant que cette planète sera un Monde Fermé, les aristocrates locaux pourront maintenir leur hégémonie. Mais quand nous aurons reconnu que nous sommes partie intégrante de l'Empire Terrien, tous les citoyens de Ténébreuse pourront réclamer ce privilège et...

— Peut-être sont-ils nombreux à ne pas considérer cela comme un privilège... commença Danilo avec emportement.

— Qu'importe ce qu'ils pensent, l'interrompit Lerrys. Ou alors, en leur déniaut ce privilège cherchez-vous à asseoir les vôtres, Seigneur Danilo, en qualité de Gardien d'Ardais...

Avant que Danilo ait pu répondre, il y eut une grande agitation dans la première salle, puis la porte s'ouvrit, Dyan entra et vint droit à leur table.

— Je vous salue, mes cousins, dit-il en s'inclinant légèrement.

Danilo, comme il convient à un fils adoptif en présence du Chef de son Domaine, se levait attendant un signe d'amitié ou des ordres.

Montagnard des Heller, Dyan était grand et mince, avec des traits aquilins et des yeux gris acier presque incolores, presque métalliques. Depuis que Régis le connaissait, il était toujours vêtu de noir de la tête aux pieds quand il ne portait pas l'uniforme ou les couleurs de son Domaine, ce qui lui donnait un air de glaciale austérité. Comme chez beaucoup de montagnards, ses cheveux n'étaient pas du roux flamboyant des Comyn, mais noirs et bouclés.

— Danilo, je te cherchais, dit-il. J'aurais dû savoir que je te trouverais ici ; et avec Régis, bien sûr.

Régis perçut un contact télépathique légèrement ironique, d'une intimité contrariante, comme son aîné avait pris avec lui en public une liberté inconvenante, ébouriffé ses cheveux comme à un enfant, par exemple ; rien d'assez grave cependant pour qu'il puisse s'en offenser sans ridicule. Il savait que Dyan aimait le mettre mal à l'aise ; mais il ne savait pas *pourquoi*. Le visage du Seigneur d'Ardais resta indifférent et impassible.

— Voulez-vous dîner avec moi tous les deux ? dit-il. J'ai quelque chose à te dire, Danilo, qui affectera tes projets pour la saison du Conseil, et comme je sais que tu n'auras rien de plus pressé que d'en faire part à Régis, autant vous le dire à tous les deux et gagner du temps.

— Je suis à vos ordres, dit Danilo, s'inclinant légèrement.

— Vous joindrez-vous à nous, mon cousin ? demanda Lerrys.

— Un verre de vin, peut-être, dit Dyan en haussant les épaules.

Lerrys glissa sur le banc pour faire place à Dyan et à son jeune compagnon ; Régis ne le connaissait pas, et Lerrys, lui aussi, questionna Dyan du regard.

— Vous ne vous connaissez pas ? Merryl Lindir-Aillard.

Dom Merryl avait une vingtaine d'années, pensa Régis ; mince, roux, avec un visage couvert de taches de rousseur, c'était un joli garçon dans le genre juvénile. Intérieurement désinvolte – Aldon soit loué, les amis et favoris de Dyan ne le concernaient pas –, il salua courtoisement le jeune Merryl.

— Etes-vous parent de *Domna* Callina, *vai dom* ? Je ne crois pas que nous nous soyons jamais rencontrés.

— Son demi-frère, dit Merryl.

Et Régis entendit, dans l'esprit du jeune homme, la question qu'il n'osait pas poser : *Le Seigneur d'Ardais l'a appelé Régis ; est-ce le petit-fils du Régent, l'Héritier d'Hastur, et qu'est-ce qu'il fait comme un citoyen normal, comme un homme ordinaire...*

Toujours la rançon de la célébrité, si lassante quand il faut vivre avec.

— Vous allez donc siéger au Conseil cette année ?

— J'aurai cet honneur ; j'y représenterai Callina, retenue à Arilinn par ses devoirs de Gardienne, dit-il, tandis que l'importun contact télépathique continuait : *dans n'importe quel Domaine, ce siège m'appartiendrait de droit, mais dans le mien, maudit soit le Conseil, le rang est transmis par les femmes, et c'est ma maudite sorcière de demi-sœur, comme toutes les femmes, qui régnera sur nous...*

Régis fit un violent effort pour se barricader, et le suintement télépathique cessa. Il dit poliment :

— Alors, je vous souhaite la bienvenue à Thendara, mon cousin.

Le mince jeune homme brun assis entre Lerrys et Rafe Scott dit timidement :

— Vous êtes le frère de Callina, *dom* Merryl ? Alors, je vous souhaite aussi la bienvenue à votre parent ; Linnell, la demi-sœur de Callina, a été élevée en tutelle avec moi à Armida, et je l'appelle *breda*. Elle m'a parlé de vous, mon cousin.

— J'ai grand-peur de ne pas connaître tous les parents de *Domna* Callina, rétorqua Merryl d'un ton neutre et cérémonieux.

Régis cilla à cet affront direct fait au jeune homme, et soudain, il sut qui il était : le plus jeune fils de Kennard, Marius, que le Conseil n'avait jamais reconnu et qui faisait maintenant ses études chez les Terriens. Régis n'avait pas immédiatement reconnu Marius, mais ce n'était pas surprenant ; ils évoluaient dans des milieux différents, et il ne l'avait pas vu depuis sa plus tendre enfance. Maintenant, il devait avoir au moins quinze ans révolus. Il semblait indifférent au camouflet de Merryl ; était-il tellement habitué aux insultes qu'il avait appris à les ignorer, ou avait-il seulement appris à feindre ? Avec une politesse légèrement appuyée, Régis dit :

— Dom Marius, je ne vous avais pas reconnu, mon cousin.

Marius sourit. Il avait les yeux noirs, comme les Terriens.

— Ne vous excusez pas, Seigneur Régis. Peu de gens du Conseil me connaissent.

De nouveau, Régis perçut la suite informulée : *ou avoueraient me connaître*. Lerrys meubla le silence embarrassé qui suivit en remplissant un verre qu'il passa à Dyan avec un commentaire désinvolte sur la qualité du vin qui n'était pas des meilleures.

— Mais en qualité de Garde, mon cousin, vous avez appris à ne pas y prêter attention, sans aucun doute.

— On ne croirait jamais, actuellement, que vous avez un jour porté l'uniforme de Garde, Lerrys rétorqua Dyan, assez affable.

— J'ai fait mon devoir de fils Comyn, dit Lerrys en souriant, comme nous tous. Quoique je ne m'en souviens pas de vous avoir jamais vu dans les Cadets, Merryl.

Merryl Lindir-Aillard dit en faisant la grimace :

— J'ai attrapé une fièvre à l'époque où j'aurais dû y entrer ; ma mère, qui était de tempérament inquiet, a eu peur que je fonde sous les pluies d'été... et plus tard, mon père est mort et elle a cru qu'on avait besoin de moi à la maison.

Le ton était amer, et Danilo dit en souriant :

— C'était aussi l'avis de mon père ; il était vieux et affaibli. Pourtant, il m'a laissé partir assez facilement, sachant que c'était dans mon intérêt ; mais il a été très content quand je suis revenu. Ce n'est jamais facile de savoir où l'on est le plus utile, mon cousin.

— Je crois que nous avons tous fait cette expérience, dit Dyan.

— Vous n'avez rien manqué, dit Lerrys. Par les enfers de Zandru, mon cousin, à quoi sert à notre époque de s'entraîner au combat à l'épée et au couteau ? Les Cadets – sauf votre respect, Seigneur Régis – sont un anachronisme, et plus tôt nous les rebaptiserons Garde d'Honneur en leur fournissant des uniformes rutilants, mieux ça vaudra. Les Gardes assurent la police de la cité, mais les Terriens proposent de leur enseigner des techniques policières modernes et nous devrions accepter. Je sais que vous avez l'impression d'avoir été privé d'une expérience que tout Comyn doit faire, Merryl, mais j'ai passé trois ans dans les Cadets et deux de plus comme officier de la Garde, et ça ne m'a servi à rien. Tant qu'on a belle prestance en cape de Garde – et à vous regarder, je pense que vous n'auriez eu aucun problème de ce côté – on en sait assez pour ça. Comme Dyan vous l'a dit, j'en suis sûr.

— Inutile d'être désagréable, Lerrys, dit Dyan avec raideur. Mais cela ne devrait pas m'étonner de votre part – vous avez passé plus de temps à goûter des plaisirs exotiques sur Vainwal qu'à faire votre devoir de seigneur Comyn à Thendara ! On dirait que c'est la mode ; je ne vous blâme pas ; quand l'

Alton eux-mêmes négligent leurs devoirs, que peut-on attendre d'un Ridenow ?

— ~~Etes-vous jaloux ? demanda Lerrys. Au moins, sur Vainwal, je n'avais pas à cacher mes~~ préférences, et si les Alton peuvent passer leur temps à voyager dans l'Empire, de quel droit m'critiquez-vous ?

— Je les critique tout autant... commença Dyan avec emportement.

— Seigneur Dyan, dit Marius avec colère, je croyais que vous, au moins, étiez l'ami de mon père assez ami au moins pour vous abstenir de juger ses motifs !

Dyan le regarda dans les yeux et dit avec une nonchalance affectée :

— Qui diable pouvez-vous bien être ?

— Vous savez parfaitement qui je suis, rétorqua Marius, même si ça vous amuse de faire semblant de l'ignorer ! Je suis Marius Montray-Lanart d'Alton...

— Oh, le fils de la femme Montray, dit Dyan, avec l'inflexion dédaigneuse qu'on réservait aux enfants trouvés.

Marius prit une profonde inspiration en serrant les poings.

— Si Kennard, Seigneur Alton, m'a reconnu pour son fils, peu m'importe qui ne me reconnaît pas !

— Une minute... commença Lerrys.

Mais Merryl Lindir intervint :

— Faut-il être obligé d'entendre cela ici, à Thendara ? Je ne suis pas venu pour boire avec des bâtards et des espions terriens !

Marius se leva d'un bond.

— Espions terriens ? Le Capitaine Scott est mon invité ! dit-il avec colère.

— Comme je l'ai dit, espions et lèche-bottes des Terriens – je ne suis pas venu ici pour ça !

— Non, rétorqua Marius, on dirait que vous êtes venu pour recevoir une leçon de savoir-vivre, je suis prêt à vous la donner !

Il écarta sa chaise d'un coup de pied, contourna la table, la main sur sa dague.

— Première leçon : on ne critique jamais l'invité de quelqu'un – et je suis ici l'invité du Seigneur Lerrys, et le Capitaine Scott est le mien. Deuxième leçon : on ne vient pas à Thendara pour calomnier quiconque. Vous allez présenter des excuses au Capitaine Scott et rétracter ce que vous avez dit sur mon père – et ma mère ! Et vous aussi, Seigneur Dyan, ou je vous en demanderai raison !

Bien fait pour lui, pensa Régis regardant le jeune homme en colère, dague à la main, genoux fléchis, prêt à se battre. Merryl battit des paupières, puis tira son couteau et recula pour avoir la place d'évoluer.

— Ce sera un plaisir, bâtard Alton...

Essayant de s'interposer, Lerrys posa la main sur l'épaule de Marius.

— Pas si vite...

— Ne vous mêlez pas de ça, Seigneur, dit Marius, serrant les dents.

Parfait, ce garçon a du courage ! Et il est beau aussi, dans son genre ! Pas les enfers de Zandr... pourquoi Kennard n'a-t-il pas...

Un instant, Régis ne parvint pas à repérer la source de cette pensée, puis Dyan dit :

— Rengainez votre couteau, Merryl ! Par tous les diables, c'est un *ordre* ! Et vous aussi, Marius. Le Conseil n'a jamais reconnu le mariage de votre père, mais il est facile de voir que vous êtes son fils.

Marius hésita, puis abaissa sa lame. Merryl Lindir-Aillard gronda avec hargne :

— Alors, vous avez peur de vous battre avec moi, comme tous ces couards de Terriens – prêts

tuer de loin avec leurs armes de lâches, mais effrayés d'une lame !

Lerrys s'interposa entre eux en disant :

— Ce n'est pas le lieu d'une rixe. Au nom de Zandru...

Régis vit que tous les autres clients de la taverne avaient reculé et formé un cercle. *Quand parents se querellent, ennemis se dépêchent d'envenimer la dispute !* Prenaient-ils plaisir à voir des Comyns se battre entre eux ?

— Arrêtez ! Nous ne sommes pas dans un repaire de bandits !

— Reculez tous les deux, dit un nouvel arrivant d'un ton autoritaire, et Gabriel Lanart-Hastur, Commandant de la Garde, s'avança.

— Si vous avez envie de vous battre, lancez-vous un défi légal, mais pas de stupide bagarre ici. Etes-vous ivres tous deux ? Lerrys, vous êtes officier, vous savez qu'aucun défi n'est valide à moins que les deux participants ne soient sobres ! Marius...

— Il a insulté mon père et ma mère, mon cousin ! dit Marius en serrant les poings. Pour l'honneur du Domaine Alton...

— Laisse-moi le soin de l'honneur du Domaine Alton jusqu'à ce que tu aies grandi, Marius.

— Je suis assez sobre pour le défier ! dit Marius avec colère. Et je lance un défi public...

— Merryll, maudit imbécile, dit Dyan d'un ton pressant en lui posant une main sur l'épaule. C'est une affaire grave...

— Je veux être damné si je combats un Terrien selon les lois de l'honneur, ragea Merryll, qui pivotant vers Gabriel Lanart-Hastur, ajouta :

— Je vous combattrai, *vous*, ou tout votre maudit Domaine – si je peux les faire revenir sur Ténébreuse où est leur place ! Mais votre Seigneur Alton ne vaut pas mieux que ses bâtards, à courir la prétentaine à travers tout l'Empire quand on a besoin de lui au Conseil...

Gabriel fit un pas vers lui, mais il y eut comme un éclair bleu, et Merryll recula en chancelant. Une réprimande télépathique fut comme un coup de tonnerre dans l'esprit de tous les assistants.

TIENS TA STUPIDE LANGUE DEBILE ! JE SOUPÇONNE DEPUIS LONGTEMPS QUE DOMINA CALLINA EST L'HOMME DE TA FAMILLE. MAIS DOIS-TU LE PROUVER AINSI EN PUBLIC ? ET MONTRER QUE TU AS TOUTE TA CERVELLE DANS TES CHAUSSES ?

Cela fut suivi d'une image obscène, et Régis vit Merryll grimacer. Il sentit aussi la souffrance de Danilo ; Danilo savait ce que c'était que d'être télépathiquement persécuté par Dyan, sans merci, avec une force sadique, jusqu'au moment où il avait tiré sa dague contre son persécuteur... Régis, sentant la souffrance de son ami, recula pour se placer près de lui. Merryll était pâle comme un mort ; un moment, Régis craignit qu'il se mette à pleurer devant tout le monde.

Puis Dyan dit tout haut avec froideur :

— Seigneur Régis, Danilo, je vous ai invités à dîner. *Dom* Lerrys, merci pour le vin.

Il fit signe à Régis de le suivre, puis tourna les talons. Régis et Danilo ne purent que s'exécuter. Tournant la tête avant de sortir, Régis vit que la tension était retombée ; Gabriel parlait à Marius d'un ton bas et pressant, mais cela n'avait rien d'inquiétant ; Régis savait que son beau-frère n'avait pas le moindre méchanceté ; et en l'absence de Kennard, Gabriel était le tuteur de Marius.

Une fois dehors, Dyan considéra Merryll avec sévérité.

— J'avais l'intention de t'inviter à dîner avec nous ; je voudrais que vous fassiez connaissance, toi et Régis. Mais j'attendrai que tu aies appris les manières de la ville, mon garçon ! La première fois que je te sors devant des Comyns, tu t'embarques dans une stupide querelle !

Il n'y aurait pas eu un mot ni une inflexion à changer s'il s'était adressé à un garçonnet qui aurait été battu pour des billes. Pour inexcusable que fût le comportement de Merryll, Régis plaignit

jeune homme qui, immobile et cramoisi, reçut sans mot dire la diatribe de Dyan. Enfin, il la mérita. Déglutissant avec effort, Merryl dit enfin :

— Devais-je me laisser insulter par des Terriens et demi-Terriens sans rien dire, mon cousin ?

Il avait prononcé ce mot sur le mode intime pouvant signifier « oncle », et Dyan ne le rembar pas, mais lui tapota légèrement la joue.

— Je crois que c'est toi qui as commencé les insultes. Et il y a la bonne et la mauvaise façon de faire, *kiyu*. Rentre réfléchir à la bonne ; je te verrai plus tard.

Merryl s'en alla, ayant un peu perdu son air de chien battu. Régis, très mal à l'aise, suivit Dyan dans la rue. Le Seigneur Comyn passa la porte de ce qui semblait une petite taverne discrète. Une fois à l'intérieur, Régis reconnut l'endroit pour ce qu'il était, mais Dyan dit en haussant les épaules :

— Ici, nous ne rencontrerons pas d'autres Comyn, et, après ce qui vient d'arriver, je peux me passer de leur compagnie ! Puis de nouveau, une transmission télépathique : *Si vous attachez du prix à votre vie privée, mon garçon, vous feriez bien de vous habituer à des établissements comme celui-ci* – mais faite avec tant d'indifférence que Régis pouvait l'ignorer si bon lui semblait.

— Comme vous voudrez, mon cousin.

— La chère est bonne, dit Dyan, et j'ai commandé le dîner. Vous n'êtes pas obligé de voir autre chose de l'endroit, si vous n'en avez pas envie.

Il suivit un portier obséquieux jusqu'à un salon aux tentures écarlate et or tout en parlant de choses et d'autres – de la décoration, de la musique douce qu'on entendait – tandis que de jeunes serveurs apportaient toutes sortes de plats.

— Ce sont des airs des montagnes chantés par un célèbre groupe composé de quatre frères, dit Dyan. Je les ai entendus quand j'étais à Nevarsin, et c'est moi qui les ai encouragés à venir à Thendara.

— Il a une très belle voix, dit Régis, écoutant le soprano très pur du plus jeune.

— La mienne était plus belle autrefois, dit Dyan, et Régis, remarquant l'indifférence du ton, sentit que c'était un point sensible. Vous ignorez beaucoup de choses sur moi ; celle-là en est une. Je n'ai plus chanté depuis que ma voix a mué, quoique j'aie parfois tenu ma partie dans le chœur l'hiver dernier, quand j'ai séjourné au monastère. Comme tout était paisible là-bas, même si je ne suis pas un *cristoforo* et que je ne le deviendrai jamais ; leur religion est trop étriquée pour moi. Et j'espère que tu en viendras un jour à penser comme moi, Danilo.

— Je ne suis pas un bon *cristoforo*, dit Danilo, mais c'était la foi de mon père, et ce sera la mienne, je suppose, jusqu'à ce que j'en trouve une meilleure.

— La religion est un divertissement pour les esprits oisifs, dit Dyan en souriant, et le tien n'est pas assez oisif pour ça. Mais ça ne fait jamais de mal à un homme public de se conformer un peu à la religion du peuple, si cette conformité de surface n'affecte pas sa pensée profonde. Moi, j'en tiens pour ceux qui disent, même à Nevarsin : *Il n'est aucune religion plus haute que celle de la vérité*. Ce n'est pas un blasphème, mon fils ; je tiens cela de la bouche même du Père Abbé. Mais assez sur ce sujet – j'avais quelque chose à te dire, Danilo, et je voulais t'épargner la peine de courir le répéter à Régis. En un mot : je suis un homme d'impulsion, comme tu le sais depuis longtemps. L'année dernière, j'ai passé quelque temps chez les Aillard, et la sœur jumelle de Merryl m'a donné un fils il y a dix jours. Entre autres affaires Comyn à régler, je suis là pour le faire légitimer.

— Mes compliments, mon père adoptif, dit Danilo, comme il devait.

Régis prononça aussi des congratulations de politesse, mais il était perplexe.

— Vous êtes surpris, Régis ? Je le suis moi-même. En général, je ne suis pas attiré par les femmes, même par divertissement – mais, comme je viens de vous le dire, je suis... un être impulsif. Maril

- [download online Chuck's Day Off](#)
- [read online iOS Programming: The Big Nerd Ranch Guide \(3rd Edition\) \(Big Nerd Ranch Guides\) pdf](#)
- [download online Liquid Love: On the Frailty of Human Bonds pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)
- [download The Keys of Hell \(Paul Chavasse, Book 3\)](#)

- <http://xn--d1aboelcb1f.xn--p1ai/lib/Stranglehold.pdf>
- <http://growingsomeroots.com/ebooks/A-Sick-Planet.pdf>
- <http://fortune-touko.com/library/The-Nasty-Bits--Collected-Varietal-Cuts--Usable-Trim--Scraps--and-Bones.pdf>
- <http://bestarthritiscare.com/library/Spinoza-Contra-Phenomenology--French-Rationalism-from-Cavaill--s-to-Deleuze--Cultural-Memory-in-the-Present-.pd>